

VIE DE LA FONDATION

Philippe de Gaulle : De Colombey au Mississippi (1939-1945)

Dans la nuit du 12 au 13 mars 2024, l'amiral Philippe de Gaulle est décédé à l'Institution nationale des Invalides, à l'âge de 102 ans. En 1940, il a été parmi les premiers volontaires à s'engager dans les Forces Françaises Libres, et a été fidèle à la Fondation de la France Libre jusqu'à son décès. Le 18 juin 1971, quelques mois après la disparition du général de Gaulle, il revenait sur le poids de l'image de son père sur sa vie personnelle : « Pour un enfant ou un jeune homme, vivre à l'ombre d'un homme qui a une personnalité aussi marquante, ce n'est pas très commode. On est obligé à une réserve, je dirais presque exagérée. C'est ainsi que personne n'a jamais entendu parler de ce que j'avais pu faire pendant la guerre, et je crois, par exemple, qu'il n'y a pas de fils de chef d'Etat, depuis fort longtemps en France et à l'étranger, qui se soit battu autant que moi et qui ait couru autant de risque que par la suite. Mais la réserve, et cette espèce de pudeur égalitaire, pathologique des Français, imposait que je reste complètement dans l'ombre¹ ». Le moment est ainsi venu de remettre en lumière l'engagement de Philippe de Gaulle au sein de la France Libre.

Drôle de Guerre et École Navale (Été 1939 - Juin 1940)

Été 1939, le jeune Philippe de Gaulle, fils du colonel Charles de Gaulle et d'Yvonne de Gaulle, née Vendroux, n'a pas encore 18 ans. Il prépare deux baccalauréats de mathématiques élémentaires et de philosophie à Paris, puis rejoint Colombey pour les vacances (après avoir passé les premières épreuves du bac), où se trouvent déjà ses deux sœurs, Élisabeth (née en 1924) et Anne (née en 1928). C'est dans la demeure familiale de la Boisserie, à Colombey-les-Deux-Églises, en Haute-Marne, qu'il apprend la signature du pacte germano-soviétique du 23 août 1939. Son père s'exclame : « Mes enfants, maintenant nous sommes certains d'avoir la guerre² ». Tandis que le colonel de Gaulle prend le commandement des chars de la 5^e armée du général Bourret, Philippe voit la déclaration de guerre du 3 septembre comme un moment d'exaltation : « Quoi qu'il en soit, à dix-sept ans, je me sens rempli d'exaltation comme tous les jeunes gens de mon temps, soudain projetés dans une situation hors du commun et passionnante³ ». Son père, fin septembre, de retour pour quelques heures à Colombey, évoque la suite des études de son fils : ce sera une inscription en première année de droit, section diplomatie des Sciences politiques à Paris. Pour Philippe, cette voie n'est pas celle rêvée : il veut préparer Navale. Son père accepte ce choix d'une carrière militaire même s'il aurait aimé voir son fils choisir la cavalerie⁴. Ainsi, durant l'automne 1939, après avoir réalisé la seconde partie de son baccalauréat, Philippe de Gaulle passe avec succès la visite médicale pour son entrée en préparation de Navale.

Au cours de la « Drôle de Guerre », Philippe de Gaulle loge au collège Stanislas à Paris et vadrouille dans toute la région parisienne, notamment au fort de Vincennes, pour débiter sa préparation militaire. Durant cette période, il voit très peu son père, seulement à Noël et à Pâques, ou lors de

quelques repas lorsqu'il est de passage à Paris : « Il parle peu de l'orientation maritime à laquelle je me suis finalement tenu. Il paraît l'avoir admise sans problème comme une péripétie mineure par rapport à tout ce qui se passe en France et qui continue à le préoccuper⁵ ». Philippe tente de suivre les actualités de la guerre tant bien que mal malgré la censure. Le 14 mai 1940, au lendemain de l'attaque de l'Allemagne sur la France, Philippe de Gaulle reçoit un coup de téléphone d'un aide de camp du colonel de Gaulle lui demandant de rejoindre le château de Montry, au Sud de Meaux. Son père l'y attend au QG de l'Armée : « Sa sérénité, sa gravité, presque sa solennité sont les indices d'un homme qui n'est pas certain de revoir son fils de sitôt⁶ » note Philippe. La rencontre ne dure que dix minutes⁷, mais Charles de Gaulle a le temps de donner de l'argent à Philippe et lui intime l'ordre, avec le reste de la famille, de rejoindre le Loiret où se trouve Suzanne Vendroux (la tante de Philippe) afin de les éloigner des combats à venir.

Si la famille quitte bien la Haute-Marne pour le Loiret, Philippe, de son côté, reste à Paris où il revoit son père,

devenu général, le 1^{er} juin à l'hôtel Lutétia⁸. Le général lui apprend la mort de son cousin, Charles Caillaud (5^e bataillon de chasseurs portés), tué le 18 mai 1940 dans le Nord, et annonce qu'il est sûrement trop tard pour faire reculer les forces allemandes. Une nouvelle fois, Philippe de Gaulle est prévenu qu'il devient de plus en plus risqué de rester dans la région parisienne. Le lendemain, dans une lettre à Yvonne, Charles de Gaulle note à propos de Philippe qu'« il est bien. Très compréhensif. Très tendu⁹ ». Le 10 juin, le général de Gaulle fait parvenir une voiture à Philippe pour qu'il quitte Paris et, dans la soirée, l'ensemble de la famille (hormis le général) se trouve à La Martillière dans le Loiret. Le 11, la famille de Gaulle prend la route pour rejoindre Carantec, dans le Finistère, où vit une partie de la famille Vendroux. Étant à l'étroit dans la voiture, surchargée de bagages, Philippe décide de laisser les siens et prend le train à Orléans. Il les rejoint en Bretagne deux jours plus tard. Le 15 juin, le général de Gaulle, alors en tournée à Rennes pour organiser le « réduit breton » avec le général Robert Altmayer, fait un saut d'une demi-heure à Carantec pour revoir sa famille. Les nouvelles



Défilé de la promotion 1940 de l'École navale de la France Libre à Londres, Wellington Barracks, 11 mai 1941 (coll. FFL, AFNFL)

VIE DE LA FONDATION

du front ne sont pas bonnes et annonce qu'il est préférable de quitter la Bretagne. Dans la matinée du 18, la famille prend la destination de Brest et embarque sur un trans-Manche dans la soirée. S'y trouvent Philippe, sa mère, Élisabeth, Anne et la gouvernante Marguerite Potel : « C'est un port désert que nous quittons dans le soir qui tombe¹⁰ ». Le navire arrive à Falmouth le 19 juin au matin. Tandis que les militaires « sont emmenés dans des camions de l'Armée [...], les civils [sont] laissés libres d'aller où ils veulent¹¹ ». Peu de temps après être arrivé sur le sol britannique, Philippe achète un journal où, dans un petit encart, observe qu'un certain général de Gaulle vient de lancer un appel à tous les Français présents en Grande-Bretagne. Après avoir réussi à prendre contact avec le général, installé à Londres, la famille le rejoint le 20 juin : « Je n'ai pas besoin de dire combien nous sommes heureux de le revoir et combien lui-même est soulagé de nous retrouver¹² ». Si, le 18 juin, Philippe n'a pas entendu l'appel de son père (comme une majorité de Français), il est près de lui, le 22 juin, dans les studios de la BBC pour sa nouvelle allocation.



Couverture du n° 17 du magazine *Illustrated*, en date du 21 juin 1941, consacrée à « De Gaulle and son » (coll. FFL, fonds privé Alain Godec)

S'engager et se former dans les Forces navales françaises libres (juin 1940 – décembre 1941)

« Dans ce contexte d'effondrement national, le pire que la France ait connu depuis les débuts de son histoire, la création des Forces navales françaises libres est un véritable tour de force matériel et, surtout, moral. Il faut une vocation maritime bien enracinée comme la mienne pour persévérer envers et contre tous¹³ » note Philippe de Gaulle dans ses *Mémoires accessoirs*. Fin juin 1940, Philippe se présente à l'état-major des forces maritimes, alors



Philippe de Gaulle en compagnie de la journaliste américaine Dorothy Thompson, juillet 1942 (coll. FFL)

en cours de construction, mais n'est pas pris en considération. Il est redirigé vers le Lycée français, dont une partie a été réquisitionnée par la Mission militaire française. Un colonel accueille les quelques jeunes volontaires qui cherchent à s'engager : « Mes pauvres enfants ! Laissez tomber ! Les Allemands seront ici dans trois semaines ! Tout ce que vous avez à faire est de retourner à la maison ! Et vite !¹⁴ », entend Philippe de Gaulle de la bouche de ce colonel. Ce discours ne le décourage pas et, presque tous les jours, Philippe se rend au Lycée français pour se mettre « à disposition¹⁵ ». Le 12 juillet, il est convoqué pour passer le concours à l'École navale des Forces navales françaises libres et, le 23, la Marine de la France Libre l'inscrit officiellement sur ses registres au titre de « matelot sans spécialité », sans recevoir pour autant un uniforme ni de solde, et garde comme affectation le dépôt du Lycée français.

Le 30 août, le général de Gaulle vient dire au revoir à sa famille, installée à Petts Wood, près d'Orpington (Kent) mais sans annoncer sa destination. Vu le paquetage composé, entre autres, de moustiquaires et d'un casque de liège, Philippe de Gaulle se doute que son père part pour des contrées lointaines. Alors que l'été 1940 continue d'avancer, Philippe ronge toujours son frein, multipliant les allers-retours entre le Lycée et le domicile familial, mais devient pompier auxiliaire durant le *blitz* de Londres¹⁶. Finalement, le 23 septembre, il reçoit l'ordre de rallier le cuirassé *Courbet*, se trouvant à Portsmouth. L'accueil sur le bâtiment laisse quelque peu à désirer et les « on dit » se multiplient : « Il paraît que le fils de Gaulle est à bord¹⁷ ». Philippe souhaite rester discret (malgré la forte ressemblance physique avec son père) et évite de trop en dire sur son identité aux différents membres d'équipage. Sa qua-

lité de matelot sans spécialité, dans un premier temps, le voue essentiellement à des corvées : propreté des postes, des coursives et des sanitaires, épluchage des pommes de terre, lavage des hamacs sur le pont... Puis, un premier poste de combat lui est confié : « On m'attribue [...] un 75 mm contre avions. [...] Coiffé d'un parasouffle et affublé d'un tablier et de gants d'amiante, je suis chargé d'attraper au vol les douilles brûlantes éjectées de la pièce¹⁸ ». Début octobre 1940, Philippe de Gaulle reçoit la nouvelle de son admission à l'École navale. Toujours sur le *Courbet*, il change de poste et passe sur la passerelle supérieure au télémètre de défense contre avions tribord. Le 15 octobre, la promotion de l'École navale part pour un stage d'entraînement d'infanterie de quatre semaines au camp de Camberley, près d'Aldershot, puis, le 15 novembre, la promotion rejoint de nouveau Portsmouth où se trouvent le bâtiment-école, le *Président Théodore Tissier*, ainsi que les deux goélettes *Étoile* et *Belle Poule*, qui étaient aussi des bâtiments annexes de l'École navale de Brest¹⁹. À Portsmouth, le rythme de vie y est intense car le programme d'instruction est réduit à dix mois, au maximum, au lieu des trois ans initiaux prévus avant-guerre.

Le 22 novembre 1940, Philippe de Gaulle obtient trois jours de permission et en profite pour revoir sa famille, dont son père, tout juste rentré d'Afrique. Quelques jours après ces retrouvailles, Philippe frôle la mort... Au cours d'une opération dentaire, quelque peu banale, le personnel médical fait une erreur durant l'anesthésie, provoquant une syncope par asphyxie : « Je me réveille sanglé à plat ventre sur une espèce d'appareil respiratoire du type "secours aux noyés". On m'a posé un masque à oxygène et j'aperçois à la main gauche le bout de mes doigts violets²⁰ ». Philippe met plusieurs semaines pour s'en

HISTOIRE

remettre, avec pour conséquences, quelques pertes de mémoire.

Le 6 décembre, le général de Gaulle inspecte les bâtiments des FNFL à Plymouth et à Portsmouth, dont le *Président Théodore Tissier*²¹. Dans une lettre à Yvonne de Gaulle, le général relate l'inspection : « Vendredi, à Portsmouth, j'ai vu notre Philippe. Il était très bien. On l'avait mis comme l'homme de droite (le plus grand) de la garde d'honneur qui me présentait les armes sur le *Théodore-Tissier*. J'ai pu lui parler ensuite quelques minutes. L'École m'a fait bon effet. Le milieu est bon et je vois que Philippe y réussit. C'est tout de même un choix hasardeux que d'entrer en ce moment dans la Marine française ! Mais quoi ? Que ferait-il de mieux ?²² ». Le 18 décembre, le général écrit une lettre à son fils : « Ton papa ne t'oublie certes pas et je pense souvent à la vie courageuse et intéressante dans laquelle tu t'es engagé. Je crois que l'équivoque Pétain-Vichy est en train de se dissiper même pour les aveugles-nés. Bientôt les fantômes et les rêves auront disparu et l'on verra partout, même en Angleterre (!) qu'entre la France vraie et nous les "gaullistes" il n'y a que l'ennemi. Alors, sans doute, il nous sera plus facile de faire ce que nous avons à faire, je veux dire combattre pour la patrie²³ ».

Le réveillon de Noël 1940 se passe, pour Philippe, loin de sa famille, à bord du *Courbet*. Si l'ambiance est plutôt chaleureuse, les esprits sont tout de même attristés après la perte du patrouilleur *Poulmic* (le 7 novembre) et du sous-marin *Narval* mi-décembre. À Portsmouth, les raids aériens allemands n'ont de cesse de continuer et, en février 1941, au cours d'un bombardement sur l'arsenal, Philippe est blessé à la suite d'une déflagration. On lui diagnostique une côte cassée et les deux poumons obscurcis. L'Amirauté n'est pas prévenue de la gravité des blessures qui supposeraient, normalement, une opération et pourraient remettre en question l'engagement de Philippe. Ses blessures ne l'empêchent pas de participer au défilé le 11 mai 1941, à Londres, pour la fête de Jeanne d'Arc. Au cours de l'été 1941, la formation touche à sa fin et les dernières manœuvres sont réalisées sur le *Président Théodore Tissier* ainsi que des remorqueurs Abeille. Philippe, terminant dans le premier tiers du classement²⁴, choisit l'ordre de ses vœux d'embarquement : Sous-marin ; Forces côtières ; Aéronautique – Fusiliers marins. « La première mention me sera aussitôt refusée au motif que je mesure plus d'un mètre quatre-vingts, taille limite pour les sous-marins dans la Marine française²⁵ » note Philippe de Gaulle. L'heure du combat, qui semblait s'approcher après la fin de la formation, est finalement

reculée par l'état-major et les jeunes officiers sont de nouveau envoyés en stage dans des écoles de la Marine britannique. Après une semaine près de Thorney Island, Philippe rejoint le HMS Vernon à Portsmouth pour y suivre des cours de torpilles pendant trois semaines, puis réalise un stage de radar pendant une semaine à Brighton, et début octobre 1941, il suit des cours de transmissions et codes à HMS Rodean. À la fin du mois, toute la promotion se rend à Londres pour passer individuellement devant l'amiral Muselier, commandant les FNFL. L'ensemble de la promotion rencontre l'amiral à l'exception de... Philippe. Comment expliquer cela ? Dans ses Mémoires accessoires²⁶ Philippe de Gaulle avance deux hypothèses : Le hasard car, étant en fin de liste, l'amiral Muselier n'a pas eu le temps de le recevoir ; ou bien une cause plus politique car les relations, en cet automne 1941, ne sont pas au beau fixe entre Muselier et le général de Gaulle. L'amiral, voulant montrer ses désaccords avec le général, a peut-être souhaité ne pas recevoir Philippe de Gaulle.

Après avoir réalisé une dernière formation en Écosse (Glasgow, Edimbourg, Campbeltown), Philippe de Gaulle apprend enfin son affectation future : le groupe des 8 *Motors Launches*, basé à Weymouth et opérant sur les côtes Sud de l'Angleterre. L'heure de l'engagement opérationnel semble enfin sonner mais un problème relationnel avec le commandant de la flottille, le capitaine de corvette Jacquelin de la Porte des Vaux, fait que Philippe demande un nouveau stage sur une corvette.

De la *Roselys* au 23^e MTB (janvier 1942 - septembre 1943)

Le 2 janvier 1942, après avoir passé les fêtes de fin d'année en famille, Philippe de Gaulle prend la direction de l'école de canons de la Royal Navy pour un stage de quatre semaines²⁷, puis, à la fin du mois, prend un train pour rejoindre Greenock (Écosse) où se trouve la corvette *Roselys*. Devenu aspirant de marine à compter du 1^{er} février, Philippe constate qu'il n'est pas le bienvenu à bord de la corvette. Le lieutenant de vaisseau André Bergeret, commandant la *Roselys*, « explique qu'il n'y a pas de place à bord pour un stagiaire sans grade qui lui serait d'autant moins utile qu'il n'a même pas suivi l'entraînement préalable aux convois que tous à bord ont subi, durant les mois précédents²⁸ ». Finalement, le jeune aspirant reste à bord. Le 12 février 1942, la *Roselys* appareille pour escorter un convoi à destination de Terre-Neuve. Pour Philippe de Gaulle, débute la première traversée de l'Atlantique, et ce, dans des conditions

difficiles car une tempête sévit : « Pour moi, qui ne puis rien avaler sinon garder, un demi-verre de whisky ou de rhum mélangé à un peu d'eau constitue pratiquement mes seules calories. Je n'aime pas l'alcool, mais je commence à comprendre le réconfort anesthésiant qu'il procure aux pêcheurs²⁹ ». Le convoi arrive tout de même sans encombre à Saint-Jean de Terre-Neuve fin février, avant que la *Roselys* appareille pour Saint-Pierre et Argentinia début mars. Le retour vers l'Irlande se fait dans des conditions encore plus dantesques que l'aller : « L'état de santé ne s'est pas amélioré, bien au contraire, je commence à ne plus voir que dans une espèce de brouillard. Je suis si affaibli que, engoncé dans mes vêtements de mer imprégnés d'eau, je n'arrive plus à monter les échelles qui vont du carré à la passerelle. Le dernier jour, je serai incapable de me lever ; j'ai du mal à respirer et me sens très mal en point³⁰ ». Une fois à Londonderry (Nord de l'Irlande), Philippe est envoyé à l'hôpital maritime de Belfast où on lui diagnostique une double pleurésie. Peu de temps après, il est de retour dans la région londonienne où il se fait hospitaliser. Son état de santé s'améliore mais Philippe est déclaré inapte au service à la mer et est affecté « à terre » pour une durée d'un mois³¹ à la caserne Bir-Hakeim.

Début avril 1942, remis sur pieds, Philippe de Gaulle rejoint le groupe de chasseurs de sous-marins à Cowes, sur l'île de Wight, et est affecté au *Chasseur 11 Boulogne*, commandé par François Montador. Le *Chasseur 11* étant en carénage pour deux mois, Philippe se porte volontaire pour réaliser des sorties dans la Manche sur d'autres bâtiments, essentiellement la nuit, le long des côtes Sud de l'Angleterre. Début juin, il rejoint une nouvelle flottille, composée de trois vedettes³², basée à Warsash, à l'embouchure de Southampton : « La vie quotidienne dans cette petite base champêtre et maritime qui se veut discrète est, dans sa simplicité, la plus confortable et la plus décontractée de tout ce que je pourrai expérimenter durant cette guerre. En fait, cette base est l'un des nombreux endroits de la côte où on prépare des unités de débarquement sans trop en avoir l'air³³ ». Philippe de Gaulle prend le commandement de la vedette n° 12, faisant la fierté de son père : « De tout mon cœur je te félicite d'avoir reçu le commandement d'un navire de guerre. Si petit qu'il soit, il est important et c'est un morceau de la terre française. Je suis sûr que tu le commanderas comme il faut, c'est-à-dire avec décision, courage et attention. Son destin et celui des braves gens de

HISTOIRE



Le 18 janvier 1943, le général de Gaulle vient inspecter les FNFL à Weymouth, en compagnie du contre-amiral Auboyneau (DR)

l'équipage sont sous ta responsabilité³⁴ ». Malheureusement, l'aventure des trois vedettes ne dure pas : « Malgré tous nos efforts, nos vedettes ne sont pas d'une fiabilité opérationnelle convenable. [...] Leur rayon d'action ne dépasse pas trois cents milles³⁵ et on ne peut pas vivre à bord au-delà d'une journée³⁶ ». Début septembre 1942, après une courte permission dans la nouvelle demeure des De Gaulle à Hampstead, Philippe obtient une nouvelle affectation dans un groupe de vedettes. Il s'agit de la 23^e flottille de vedettes lance-torpilles (23^e MTB ; *Motor Torpedo boats*), basée à Dartmouth (Comté de Devon). Promu second de la MTB 96, les opérations se réalisent de manière très offensive, de nuit, essentiellement le long de la côte française, entre la pointe bretonne et la presqu'île du Cotentin. Au total, Philippe de Gaulle effectue vingt patrouilles dans la Manche, dont trois avec engagements avec l'ennemi³⁷. Le 18 janvier 1943, le général de Gaulle vient inspecter les FNFL à Weymouth, en compagnie du contre-amiral Auboyneau, commandant en chef des FNFL depuis mai 1942. Philippe se trouve aussi à Weymouth à ce moment-là et c'est l'occasion pour lui de prendre quelques instants, en privée, auprès de son père, afin de recevoir des nouvelles de la famille et des différents évènements qui secouent l'Afrique du Nord depuis le mois de novembre dernier. Le 1^{er} février 1943, Philippe de Gaulle devient enseigne de vaisseau de deuxième classe et, jusqu'au 10 septembre 1943, les missions dans la Manche se multiplient, au plus près des bâtiments ennemis.

À bord de la frégate la *Découverte* et du croiseur auxiliaire *Quercy* (septembre 1943 - mai 1944)

En septembre 1943, après que l'amiral Thierry d'Argenlieu soit venu féliciter les équipages des MTB, Philippe de

Gaulle apprend qu'il est muté sur un nouveau bâtiment : « Mon chef m'indique [...] quelques mutations dans la flottille, dont la mienne pour un bâtiment plus gros et plus favorable à ma formation d'officier de marine, à savoir une frégate neuve en cours d'armement. Je n'en suis pas enthousiaste et crains que cette nouvelle affectation ne soit moins passionnante³⁸ ». Ce manque de réjouissance s'explique notamment par le fait que Philippe rêve, à ce moment-là, d'entamer une nouvelle carrière dans les airs, en particulier dans l'aéronavale. Cette décision de faire muter Philippe de Gaulle ne vient pas de l'état-major des FNFL mais d'un échelon supérieur, à savoir du général de Gaulle en personne. Le 27 août 1943, le général de Gaulle, à Alger depuis le 31 mai, avait écrit à son fils : « Tout en comprenant fort bien ton désir d'entrer dans l'aviation – navale en outre – je pense que ce n'est pas le moment. En effet, la guerre va se précipiter, et suivant toute apparence, la fin est en vue maintenant, pour l'année prochaine peut-être. Tu regretterais beaucoup de ne pas être en mesure de participer aux actions finales qui nous mèneront en France d'abord, en Allemagne ensuite. Or c'est ce qui t'arriverait si tu entreprenais maintenant une instruction d'aviation [...]. Par contre, il peut être intéressant pour toi de poursuivre ton métier sur d'autres navires que des vedettes. Je vais m'occuper de cela³⁹ ». Dans ce cadre, Philippe de Gaulle rejoint une nouvelle fois la caserne Bir-Hakeim, sans pour autant mettre de côté son rêve de voler. Il profite de la présence d'un détachement du groupe Lorraine et de la *Royal Air Force* pour se faire offrir un baptême de l'air à bord d'un quadrimoteur *Liberator* tout juste arrivé des États-Unis⁴⁰.

En attendant de pouvoir retourner un jour dans les airs, Philippe doit rejoindre Leith, dans la banlieue Nord d'Édimbourg (Écosse), où est basée la frégate *Découverte*⁴¹, tout juste construite et mise à l'eau par les Britanniques en juin 1943. La frégate est commandée par le capitaine de corvette Jean Recher. À bord, Philippe de Gaulle y officie en tant qu'officier de détail et retrouve notamment l'enseigne de vaisseau François Flohic avec qui il partage sa cabine. La *Découverte* opère dans l'Atlantique et a pour mission de « balayer sur l'avant ou l'arrière des convois, ou encore se tenir en une zone de l'Atlantique Nord pour y empêcher les concentrations de sous-marins ennemis et se porter rapidement en renfort des convois attaqués⁴² ». En cette fin d'année 1943, la présence allemande dans l'Atlantique se fait de plus en plus rare, ainsi, comme le note Philippe de Gaulle : « Je ne verrai pas une seule attaque d'U-Boote pendant tout mon temps à bord de la frégate, pourtant sans cesse à la

mer⁴³ ». De décembre 1943 à février 1944, la *Découverte* appuie quelques convois en direction de l'Islande puis, début mars, change d'horizon en naviguant au large de Casablanca, avant de revenir à Greenwock puis Plymouth où se trouvent ses frégates sœurs l'*Aventure* et l'*Escarmouche*. Philippe s'inquiète « de l'obscur routine⁴⁴ » à bord de la frégate et ne se sent pas à la bonne place pour participer aux futures opérations de la Libération. Il se porte donc volontaire pour s'engager dans les fusiliers marins et combattre à terre. L'état-major apprend cette nouvelle « avec méfiance et désapprobation⁴⁵ ». Le contre-amiral Thierry d'Argenlieu le convoque personnellement au siège des FNFL, à Stafford Mansions, afin de comprendre son choix de s'engager chez les fusiliers marins, et met en suspend sa demande de mutation.

En attendant la réponse de l'état-major, Philippe de Gaulle reçoit l'ordre de rejoindre un nouveau bâtiment à compter du 1^{er} mai 1944. Il s'agit, cette fois-ci, du croiseur auxiliaire *Quercy*, basé à Hartlepool (comté de Durham) et qui arrive tout juste d'Afrique du Nord. N'ayant pas vocation à participer aux prochaines opérations prévues sur les côtes normandes, le *Quercy* a pour mission de rejoindre Liverpool en passant par le Nord de l'Écosse et y récupérer des munitions. Pour Philippe de Gaulle, c'est la première fois que des conditions de navigation sont aussi bonnes avec un confort qu'il n'avait jamais connu : « Je prends le quart de jour comme de nuit en manteau d'uni-forme, avec un foulard blanc, dans une vaste passerelle abritée munie de hublots tournants. [...] Je dispose d'un adjoint de quart qui est un premier maître pilote de la flotte⁴⁶ ». Le passage sur le *Quercy*, pour Philippe de Gaulle, est de courte durée. Le 4 juin 1944, il est convoqué de nouveau à l'Amirauté où on lui apprend qu'il doit effectuer un stage à Ribbesford, où se trouve l'École des Cadets de la France Libre. Sa demande d'intégration dans les fusiliers marins a été acceptée mais, pour cela, Philippe doit réaliser une mise à jour de ses connaissances du combat à terre et de l'utilisation des nouvelles armes.

Philippe de Gaulle et le régiment blindé de fusiliers-marins : au cœur de la Libération (juin 1944 - février 1945)

Pour Philippe de Gaulle, le 4 juin 1944 constitue ainsi un nouveau départ vers les fusiliers marins. Le même jour, il apprend que le général de Gaulle vient aussi d'arriver en Angleterre et l'invite à le rejoindre le lendemain soir pour dîner dans son appartement à Seymour Place. Le père et le fils ne se sont pas vus depuis plusieurs mois. La conversation tourne tout d'abord autour de

HISTOIRE

la famille ; Philippe apprenant que sa mère et ses sœurs ont rejoint Alger. Puis, les échanges deviennent de plus en plus sérieux à l'évocation des questions politiques et militaires. À minuit, au moment où Philippe décide de prendre congé de son père, ce dernier l'arrête et dit : « Ça y est ! [...] Le débarquement ! En ce moment, notre 2^e régiment de parachutistes de l'air est en train de larguer ses premiers contingents sur les landes de Saint-Marcel dans le Morbihan, près de Vannes. En plus de nos centaines de milliers d'hommes du maquis qui sont déjà sur place, ce sont des Français qui débarquent les premiers en France. L'échelon de tête des armées américaine et britannique est sur le point d'aborder en Normandie avec nos commandos marine⁴⁷ ». Philippe de Gaulle est ainsi l'un des premiers français à être au courant des opérations du débarquement, le 6 juin 1944.

Dès le lendemain, Philippe rejoint Ribbesford, peu avant la fermeture de l'École des Cadets, qui intervient le 15 juin 1944. Ainsi, il n'a guère le temps de côtoyer les jeunes aspirants sortants de la promotion « 18 juin ». Fin juin, Philippe rejoint, à Sledmere, dans le Yorkshire, sa nouvelle unité à laquelle il est rattaché administrativement depuis le 8 juin⁴⁸. Il s'agit du régiment blindé de fusiliers-marins (RBFM), commandé par le capitaine de frégate Raymond Maggiar et rattaché à la 2^e division blindée (2^e DB) depuis le 6 avril 1944⁴⁹. Équipé de *Tanks Destroyers*, le régiment a pour rôle de chasser les chars ennemis. L'accueil, par le commandant de l'unité, n'est pas la plus enthousiaste : « Il y a seulement quarante-huit heures que nous avons été avertis de votre arrivée sans qu'on nous ait demandé notre avis. À vrai dire, nous n'avons pas besoin de vous dont nous ne savons que faire, puisque nous sommes déjà à effectifs complets⁵⁰ ». Cet accueil glacial s'explique essentiellement par l'origine des soldats formant le RBFM. Effectivement, le noyau historique du RBFM est constitué de marins issus du croiseur auxiliaire *Bougainville*, non rattaché à la France Libre. Ainsi, Philippe de Gaulle, Français Libre de la première heure, se sent exclu, subissant une « quasi-quarantaine⁵¹ » selon ses mots. Après avoir revêtu son nouveau *battle-dress* américain, Philippe est affecté au peloton d'état-major avec la charge du deuxième bureau. Un mois après son arrivée au régiment, l'heure tant attendue pour l'ensemble de la 2^e DB arrive : l'embarquement pour la France. Le 30 juillet, le RBFM se trouve dans le Sud de l'Angleterre, prêt à appareiller pour traverser la Manche.

Dans la nuit du 2 au 3 août 1944, Philippe de Gaulle et le RBFM arrivent au large des côtes normandes, face à



Philippe de Gaulle au RBFM durant la campagne de France (DR)

la plage d'Utah beach, puis débarquent dans la foulée. Rattachée à la 3^e armée américaine, commandée par le général Patton, la 2^e DB débute la campagne de Normandie en rejoignant tout d'abord le Sud de la Manche, puis la Mayenne où Philippe connaît un petit incident à Château-Gontier, le 8 août : « Identifié malgré moi, je suis un moment bloqué et submergé par une foule enthousiaste. Cet incident me conduit à imposer à mon entourage, pour toute la campagne, une consigne très stricte de discrétion : ne jamais dire mon nom, prétendre ignorer qui je suis au juste et ne rien faire qui puisse attirer l'attention sur moi⁵² ». Le 10 août, la 2^e DB, arrivée dans la Sarthe, bifurque vers le Nord afin d'enfermer la 7^e armée allemande. Le 12 août, Alençon est libérée. Peu de temps après, Philippe de Gaulle est envoyé au 3^e escadron du lieutenant de vaisseau Bonnet où il est affecté comme adjoint du lieutenant de vaisseau Josse au 1^{er} peloton de cette unité. Après avoir fermé la Poche de Falaise-Chambois, le général Leclerc reçoit, le 22 août 1944, l'ordre tant attendu pour sa division : foncer vers Paris.

Le 3^e escadron, où se trouve Philippe, arrive dans la région parisienne par le Sud, *via* Arpajon et Longjumeau, où les défenses allemandes, notamment à Fresnes, ralentissent fortement l'avancée des Français. Le général Leclerc a prévu de libérer la ville dès le 24 août mais la résistance allemande lui fait revoir ses plans. Finalement, il faut attendre le lendemain pour voir la libération arriver. Le 25 août au matin, après une entrée dans la capitale sous les hourras de la foule, le 3^e escadron se retrouve stationné rue de Rennes... proche du collège Stanislas, là où Philippe a passé sa « Drôle de Guerre ». Dans l'après-midi, il reçoit un ordre : se rendre au poste de commandement

de la division, situé à la gare Montparnasse. Philippe reçoit l'ordre de se rendre à la Chambre des députés afin d'y recevoir la reddition des troupes allemandes qui s'y trouvent. En sortant de la gare, il croise succinctement son père qui vient de rejoindre Leclerc à son PC. Le général a tout juste le temps de l'embrasser, « ce qu'il ne fait pas habituellement⁵³ », avant que Philippe ne parte vers le Palais Bourbon, accompagné par son chauffeur et un officier allemand prisonnier. Arrivé sur la Place de la Concorde, l'officier allemand est installé avec un chiffon blanc sur le char *Uskub*, appartenant au 501^e RCC, afin de signaler aux troupes retranchées de se rendre, mais sans succès. Malgré le risque de riposte allemande, Philippe de Gaulle décide donc de pousser la grille du Palais grâce à sa jeep, lui permettant de pénétrer à l'intérieur de l'enceinte. Un Allemand, tête nue, entrouvre une porte et lui dit : « Nous voulons bien nous rendre aux Américains. Nous tirerons sur tous les civils qui tenteront de s'approcher », et, à ceci, Philippe répond : « Il n'y a pas d'Américains à Paris. Vous vous rendez aux troupes françaises du général Leclerc. Voici l'ordre de reddition de votre général von Choltitz⁵⁴ ». Seul avec l'Allemand qui lui a ouvert la porte, Philippe de Gaulle rejoint l'hôtel de Lassay, mitoyen du Palais Bourbon, où se trouvent l'officier commandant et les 480 officiers et hommes de rang⁵⁵ qui tiennent la Chambre des députés. Les Allemands sont rassurés sur le fait qu'ils seront traités correctement par les troupes françaises et sortent ensuite par la rue de Lille après avoir laissé leurs armes sur place. Le 26 août, au moment où plusieurs millions de Parisiens s'amasent dans la capitale afin d'ovationner le général de Gaulle, Philippe et le 3^e escadron se trouvent au Nord de Paris, entre Saint-Denis et Le Bourget, face aux troupes allemandes qui tiennent l'aérodrome. Les 27, 28 et 29 août, les combats autour de l'aérodrome sont très âpres, faisant de nombreuses victimes dans les rangs de la division, mais marquent la fin de la bataille pour la libération de Paris. Une fois le retour au calme, le 30 août, Philippe peut enfin retrouver son père pour un dîner au ministère de la Guerre, rue Saint-Dominique. Le lendemain, le général écrit à Yvonne : « Philippe s'est parfaitement bien conduit. Nous pouvons en être fiers⁵⁶ ».

Après la libération de Paris, Philippe de Gaulle prend le commandement du 1^{er} peloton du 1^{er} escadron du RBFM, en remplacement du lieutenant de vaisseau Michel Vassal (tué le 25 août) et se retrouve à la tête d'une cinquantaine d'hommes. Le 8 septembre, la division reprend sa route vers l'Est, en direction de Bar-sur-Aube et, le lendemain, le

HISTOIRE



Philippe de Gaulle et le RBFM à Clézentaïne, dans les Vosges, en novembre 1944 (DR)

RBFM se retrouve à 15 kms de... Colombey-les-Deux-Églises. Philippe de Gaulle saute sur l'occasion pour demander la permission de pousser une reconnaissance, avec deux jeeps, vers son village. Il retrouve la Boisserie très endommagée à cause des différentes exactions réalisées par les troupes allemandes. Philippe prend des mesures auprès d'entrepreneurs de la région afin de réaliser les premières réparations. Le 12 septembre, son unité atteint Contrexéville (Vosges) et, le 13, la Moselle est traversée à Nomexy-Châtel. Fin septembre, le 1^{er} peloton est intégré au sous-groupe Morel-Deville. Ses principales missions sont constituées de reconnaissances, de découvertes, de flanc-garde, de contacts avec l'ennemi. Non loin de Baccarat (Meurthe-et-Moselle), en cet automne 1944, les conditions de vie sont difficiles dans la boue et sous la pluie, tout cela sous le feu de l'artillerie allemande. Le 12 novembre 1944, le général Leclerc convoque les officiers du sous-groupe Morel-Deville, dont Philippe de Gaulle, et explique que le sous-groupe doit soutenir la prochaine offensive de la 79^e division d'infanterie américaine. La mission du 1^{er} peloton est d'atteindre Cirey-sur-Vezouze. Si, les 13 et 14 novembre, l'avancée du peloton se passe sans trop d'encombres, à compter du 15 les marins sont réellement au contact de la *Vorvogesenstellung*, la ligne de défense allemande sur les Vosges. Lors d'un barrage d'artillerie, Philippe de Gaulle est blessé par un éclat d'obus qui lui entaille le cuir chevelu⁵⁷. Cette blessure ne l'empêche pas de continuer à pousser son unité vers Nonhigny, Montreux et Parux, où 130 prisonniers sont faits⁵⁸. Le 18 novembre, Cirey-sur-Vezouze est atteint et le lendemain, c'est au tour de Lafrimolle (Moselle) de tomber. Au cours de cette semaine d'offensive, Philippe de Gaulle déplore de nombreuses pertes dans ses rangs. Le 21, le lieutenant-

colonel Massu passe le col de Dabo, ouvrant la voie vers Strasbourg, mais comme le note Philippe de Gaulle dans ses *Mémoires accessoirs* : « C'est bien notre petit sous-groupe qui a trouvé et amorcé la brèche vers Strasbourg en provoquant la chute de Badonviller et de Bréménil et en s'emparant par surprise de Cirey-sur-Vezouze⁵⁹ ». La capitale alsacienne est ensuite libérée le 23 novembre.

Pour autant, la campagne d'Alsace est loin d'être terminée. Au Sud-Ouest de Strasbourg, dans la région d'Obernai, Philippe de Gaulle est une nouvelle fois blessé par un éclat d'obus qui lui perce la joue et lui entaille la langue⁶⁰. Un chirurgien d'Obernai le prend en charge. Le 1^{er} peloton opère entre les Vosges et la rivière Ill (Barr, Epfing, Ebersheim, Huttenheim, Erstein...) face à des troupes allemandes qui ne se sont pas résignées et dans des conditions climatiques de plus en plus compliquées avec l'arrivée du froid hivernal. Le 24 décembre 1944, Philippe de Gaulle se trouve proche de Benfeld (Bas-Rhin) lorsqu'il reçoit l'ordre, sans explication, de déplacer son unité de quelques kilomètres vers l'Ouest, à Stotzheim. Arrivé sur place, Philippe comprend l'objet de ce transfert : le général de Gaulle, accompagné du général Leclerc, est en inspection de la 2^e DB : « Mon père passe devant nos rangs. Il se contente de me dire "Bonjour" avec un regard un peu plus appuyé peut-être que pour les autres, mais sans pouvoir manifester autrement sa proche parenté⁶¹ » note Philippe. Début janvier 1945, le RBFM remonte vers le Nord, en direction de Bitche, en soutien de l'armée américaine. Là aussi, de nombreux engagements ont lieu et le régiment détruit 14 chars ennemis, dont 9 Panther, 2 canons automoteurs et 9 véhicules blindés tout-terrain⁶². À la fin de ce même mois, le peloton de Philippe de Gaulle est de retour le long

de l'Ill et participe à la réduction des poches allemandes qui tiennent ardemment face aux Français jusqu'au début du mois de février 1945. Le 11 février, Philippe se rend à Strasbourg où son père préside une grande prise d'armes, Place Kléber, mais ne le voit qu'à distance. La campagne d'Alsace est enfin terminée.

Vers de nouveaux horizons (février 1945 – septembre 1945)

Après la campagne d'Alsace, la 2^e DB ne franchit pas tout de suite le Rhin pour entrer en Allemagne. La division est envoyée dans le centre de la France, dans le département de l'Indre, dans le courant du mois de mars. Philippe de Gaulle, en quittant l'Alsace, décide de faire un saut par l'hôpital d'Haguenau (Bas-Rhin) afin d'y saluer ses hommes blessés, puis rejoint Saint-Gaultier (Indre) où est stationné le 1^{er} escadron du RBFM⁶³. Quelques jours plus tard, le lieutenant de vaisseau Vivier se rend auprès de Philippe et lui remet un ordre de l'état-major de la Marine. Cet ordre lui demande de se rendre à Paris, pour ensuite partir suivre des cours de pilotage dans l'aéronautique navale⁶⁴ alors en cours de reconstitution. Apprenant cette nouvelle, le général Leclerc souhaite tout d'abord convoquer Philippe de Gaulle afin de lui exprimer son mécontentement de le voir quitter la division. Au moment de l'entretien, le général Leclerc ne comprend pas pourquoi l'enseigne de vaisseau de Gaulle se présente devant lui sans sa barrette de décorations. Ce dernier se justifie, face à Leclerc interloqué, qu'il n'est titulaire d'aucune décoration depuis 1940⁶⁵. Quelques jours plus tard, le 24 mars 1945, à Argenton-sur-Creuse (Indre), au cours d'un passage en revue des troupes, le général Leclerc comble ce manque et décore Philippe de la Croix de Guerre⁶⁶. L'aventure au sein de la 2^e DB est sur le point de se terminer pour lui. Tandis qu'une partie de la 2^e DB prend part aux combats dans la Poche de Royan, avant de partir pour la Bavière, Philippe de



Le général Leclerc décore Philippe de Gaulle de la Croix de Guerre, le 24 mars 1945 (DR)

HISTOIRE

Gaule rejoint donc Paris. Il retrouve sa famille au 4 route du Champ d'Entraînement (16^e arrondissement) où vivent ses parents depuis septembre 1944 : « J'y retrouve avec une grande satisfaction ma mère et mes deux sœurs venues d'Alger où je n'avais pas mis les pieds. [...] Les miens m'accueillent comme si je les avais quittés le matin même et me parlent de tout et de rien, et de la famille, sauf de la campagne de guerre que je viens de terminer sans trop de dommages, mais au prix de beaucoup de péripéties. J'en suis au fond de moi choqué et frustré. [...] Tant chez les Vendroux, du côté de ma mère, que les de Gaule, les hommes ne parlent jamais de la guerre, pour ne pas chagriner inutilement les femmes⁶⁷ ». Le général et Yvonne de Gaule ne s'enthousiasment pas en apprenant la mutation de leur fils vers l'aéronavale car, d'une part, la formation doit avoir lieu aux États-Unis et, surtout,

son père voyait déjà son fils se lancer en politique une fois la démobilisation réalisée⁶⁸. Les relations entre Philippe de Gaule et ses parents sont donc quelque peu crispées en ce printemps 1945. Ne voulant pas rester inactif en attendant son départ pour l'Amérique, Philippe se porte volontaire pour rejoindre la base d'Hourtin, en Gironde, où se trouve une escadrille d'hydravions de combat. Il y reste jusqu'au 16 juin 1945 et revient à Paris, juste à temps pour le défilé de la Victoire prévu le 18 juin. Philippe de Gaule ne prend pas part au défilé et, installé en tribune place de la Concorde, voit ses anciens camarades de combat passer devant ses yeux, « non sans quelque nostalgie⁶⁹ ».

Quelques jours plus tard, Philippe de Gaule part de Paris pour rejoindre l'Écosse où le paquebot *Queen Elizabeth* est amarré à Greenock, prêt à partir

pour les États-Unis. Après une semaine de traversée, Philippe arrive à New-York, puis est transféré à Chapel Hill (Caroline du Nord) et enfin Memphis, au bord du Mississippi où a lieu la formation pour obtenir le brevet pilote. Bien qu'ayant un océan qui le sépare de sa famille, Philippe reçoit, en août 1945, une convocation lui demandant de se rendre à Washington où son père vient d'arriver le 22 pour une visite officielle. Il suit le général de Gaule au cours de cette visite et participe au dîner organisé à la Maison-Blanche. À la fin du mois, Philippe de Gaule rejoint de nouveau Memphis pour y continuer sa formation qui doit prendre fin un an plus tard. C'est au bord du Mississippi, le 2 septembre 1945, que Philippe de Gaule apprend la fin du second conflit mondial.

Jérôme Maubec

- 1 <https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/I22258003/philippe-de-gaule-evoque-le-poids-de-l-image-de-son-illustre-pere>
- 2 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 140
- 3 *Loc. cit.*
- 4 Lettre du colonel de Gaule au colonel Nachin, 8 février 1940. *Lettres, notes et carnets 1905-1941*, Paris, Bouquins, 2010, p. 917
- 5 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 147
- 6 *Ibid.*, p. 156
- 7 Lettre du colonel de Gaule à sa femme, 15 mai 1940. *Lettres, notes et carnets 1905-1941*, Paris, Bouquins, 2010, p. 930
- 8 Dans ses *Mémoires accessoires*, Philippe de Gaule note la date du 8 juin concernant cette rencontre mais une lettre de Charles de Gaule à sa femme, datée du 2 juin, avance la date du 1^{er}.
- 9 Lettre du colonel de Gaule à sa femme, 2 juin 1940. *Lettres, notes et carnets 1905-1941*, Paris, Bouquins, 2010, p. 935
- 10 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 173
- 11 *Ibid.*, p. 175
- 12 *Ibid.*, p. 176
- 13 *Ibid.*, p. 185
- 14 *Ibid.*, p. 181-182
- 15 *Ibid.*, p. 193
- 16 <https://marins.infl.fr/fiche/5611/philippehenrixavierantoine-degaule>
- 17 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 198
- 18 *Ibid.*, p. 199
- 19 Début novembre 1940, Philippe de Gaule passe aussi quelques jours à bord du torpilleur *Bouclier*, l'un des rares bâtiments français équipés de l'appareil de détection sous-marine Asdic 127.
- 20 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 215
- 21 Quelques jours plus tôt, le roi George VI a aussi inspecté les FNFL et a échangé quelques mots avec Philippe.
- 22 Lettre du général de Gaule à Yvonne de Gaule, 8 décembre 1940. *Lettres, notes et carnets 1905-1941*, Paris, Bouquins, 2010, p. 1095
- 23 Lettre du général de Gaule à Philippe de Gaule, 18 décembre 1940. *Lettres, notes et carnets 1905-1941*, Paris, Bouquins, 2010, p. 1109
- 24 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 227
- 25 *Loc. cit.*
- 26 *Ibid.*, p. 230
- 27 *Ibid.*, p. 234
- 28 *Ibid.*, p. 236
- 29 *Ibid.*, p. 238
- 30 *Ibid.*, p. 242
- 31 Son service à terre prend fin le 2 mai 1942.
- 32 La flottille est commandée par l'enseigne de vaisseau de première classe de réserve Jean Simon et est composée des vedettes n°8, 11 et 12. Philippe de Gaule se trouve sur la vedette n°12.
- 33 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 255
- 34 Lettre du général de Gaule à Philippe de Gaule, 6 juillet 1942. *Lettres, notes et carnets 1942-mai 1958*, Paris, Bouquins, 2010, p. 109
- 35 Cela équivaut à 555,6 kilomètres.
- 36 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 262
- 37 <https://marins.infl.fr/fiche/5611/philippehenrixavierantoine-degaule>
Parmi les opérations majeures de la MTB 96, nous pouvons citer l'attaque, dans la nuit du 10 au 11 mars 1943, d'un convoi allemand devant les Sept Îles (au Nord de Trégastel).
- 38 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 279
- 39 Lettre du général de Gaule à Philippe de Gaule, 27 août 1943. *Lettres, notes et carnets 1942-mai 1958*, Paris, Bouquins, 2010, p. 386
- 40 Lettre du général de Gaule à Philippe de Gaule, 27 août 1943. *Lettres, notes et carnets 1942-mai 1958*, Paris, Bouquins, 2010, p. 386
- 41 La frégate *La Découverte* a d'abord été baptisée *Windrush* au moment de sa mise à l'eau, le 18 juin 1943.
- 42 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 282
- 43 *Loc. cit.*
- 44 *Ibid.*, p. 286
- 45 *Loc. cit.*
- 46 *Ibid.*, p. 289
- 47 DE GAULLE Philippe, *De Gaule mon père*, Tome 1, Paris, Plon, 2003, p. 331
- 48 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 300
- 49 Fiche pour le Général Chef d'État-Major, datée du 6 avril 1944. SHD II P 226
- 50 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 300
- 51 *Ibid.*, p. 301
- 52 *Ibid.*, p. 312
- 53 *Ibid.*, p. 320
- 54 *Ibid.*, p. 323
- 55 MANTOUX Jacques, « Le réquisitoire d'Étienne Mantroux contre Keynes », in *Revue de la Fondation de la France Libre*, n°6, décembre 2002, p. 28
- 56 Lettre du général de Gaule à Yvonne de Gaule, 31 août 1944. *Lettres, notes et carnets 1942-mai 1958*, Paris, Bouquins, 2010, p. 556
- 57 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 353
- 58 *Ibid.*, p. 356
- 59 *Ibid.*, p. 361
- 60 *Ibid.*, p. 363
- 61 *Ibid.*, p. 367
- 62 *Ibid.*, p. 372
- 63 Stationnement des unités de la 2e DB dans l'Indre. MLLM Boîte n°38b Dossier n°3 Chemise n°1
- 64 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 379
- 65 *Loc. cit.*
- 66 Rapport de la Direction générale de la Police nationale, daté du 26 mars 1945. Archives départementales de l'Indre 802W12
- 67 DE GAULLE Philippe, *Derniers souvenirs*, Paris, Plon, 2024, pp.69-70
- 68 DE GAULLE Philippe, *Mémoires accessoires 1921-1946*, Paris, Plon, 1997, p. 400
- 69 *Ibid.*, p. 402